

VOLVER

**VITTORIO
FORTE**



VOLVER

VITTORIO FORTE

Carlos Gardel (1890-1935) Argentina

1. Por una cabeza pour piano (Transcription Vittorio Forte) 3'40

Carlos Guastavino (1912-2000) Argentina

2. Las Niñas 5'46

3. Bailecito 3'39

Manuel Ponce (1882-1948) México

4. Rapsodia mexicana n° 1 8'27

Alfonso Leng (1884-1974) Chile

Doloras, poemas para piano

5. I. Quasi Allegretto 1'48

6. II. Andante 2'45

7. III. Larghetto 2'30

8. IV. Andante 1'24

9. V. Largo 1'52

Heitor Villa-Lobos (1887-1959) Brasil

- | | |
|--|------|
| 10. Ciclo brasileiro W374 - II. Impressões seresteiras | 6'18 |
| 11. Valsa da dor W316 | 5'05 |

Ernesto Lecuona (1896-1963) Cuba

Danzas afro-cubanas

- | | |
|--------------------------------|------|
| 12. I. La conga de media noche | 2'48 |
| 13. VI. La comparsa | 2'02 |

Alberto Nepomuceno (1864-1920) Brasil

Quatro peças lyricas op. 13

- | | |
|--------------------|------|
| 14. I. Anhele | 2'58 |
| 15. II. Valsa | 2'24 |
| 16. III. Dialogo | 2'38 |
| 17. IV. Galhofeira | 3'01 |

Astor Piazzolla (1921-1992) Argentina

- | | |
|----------------------------------|------|
| 18. Adiós noniño. Tango-rapsodia | 9'43 |
|----------------------------------|------|

Luis A. Calvo (1882-1945) Colombia

- | | |
|-----------------------------|------|
| 19. Lejano Azul, intermezzo | 3'34 |
| 20. Malvaloca, dance | 3'08 |

Carlos Gardel Argentina

- | | |
|--|------|
| 21. Volver pour piano (Transcription Vittorio Forte) | 5'05 |
|--|------|

Enregistrement réalisé du 2 au 4 décembre 2024 à la Ferme Villefavard / Direction artistique, prise de son et montage : Ken Yoshida / Piano : Fazioli F278 / Accordeur : Vincent Gousseau / Conception et suivi artistique : René Martin, François-René Martin, Lénéig Thébaud / Design et réalisation digipack : Wallis Foucher / Fabriqué par Sony DADC Austria / © & © 2025 MIRARE, MIR768 – www.mirare.fr

ENTRETIEN AVEC VITTORIO FORTE PAR CHARLES SIGEL

Vittorio Forte, c'est un choix qui peut étonner pour un premier disque chez Mirare que ce programme sud-américain...

Je me suis posé la question de ma légitimité dans ce répertoire latino-américain, moi un pianiste à moitié italien et trois-quarts français (rires) et quelqu'un m'a fait remarquer que je jouais Chopin sans être Polonais et que des Américains jouent Debussy... Et puis c'est en revenant à mes dix-sept ans, le moment où j'ai décidé de tenter de faire du piano un métier, que j'ai trouvé la réponse. À cette époque-là, j'étais encore en Calabre et élève d'un professeur, José Lepore, qui a eu pour moi une importance essentielle. Il était Argentin et j'habitais pratiquement chez lui, j'entendais parler espagnol toute la journée. C'est lui qui avait plaidé auprès de mes parents pour que je me consacre à la musique et il m'avait convaincu aussi. Il avait été directeur de conservatoire en Argentine, puis il était venu en Europe collaborer avec Carlo Zecchi à l'Accademia di Santa Cecilia, il avait créé son école, fondé des festivals, plus tard c'est par lui que j'ai connu György Sándor et Edith Fischer, qui m'a donné ma première masterclass. Il m'a vraiment ouvert les portes de la musique, et pas seulement de la musique, il a compris que j'avais beaucoup de choses à apprendre, mais surtout je l'entendais parler de l'Argentine et ses yeux brillaient.

Que vous a-t-il transmis d'essentiel ?

C'est lui qui m'a transmis l'amour du chant au piano, lui et Edith Murano, également venue d'Argentine, avec laquelle j'ai travaillé à Genève, et qui était élève de Michelangeli et de Zecchi. Elle aussi était une pédagogue formidable et vivait, comme lui, en connexion avec l'Argentine et avec leurs traditions musicales, même s'ils n'y résidaient plus depuis trente ou quarante ans. Cette sensibilité, cette mélancolie, cette nostalgie qu'ils portaient en eux, tout cela est inscrit profondément en moi. Et je pense que tous les grands Argentins qu'on admire, les Argerich, Barenboim, Gelber, Goerner, s'ils chantent comme cela au piano, c'est qu'ils gardent un lien intense, vital, avec les racines populaires de la musique argentine.

Donc c'est par le biais de l'Argentine et de tous ces souvenirs que vous êtes allé vers le répertoire de cet album ?

Exactement, et je pourrais ajouter, pour l'anecdote, que Vincenzo Scaramuzza, le professeur de plusieurs des pianistes que je citais à l'instant, était un Calabrais... j'ai aussi deux cousins argentins qui sont pianistes, et dont l'un d'eux a été mon professeur quand j'avais dix ans, un élève de Carmen Scalcione, pédagogue respectée elle-même élève de Scaramuzza ! Bref, oui, l'Argentine m'a conduit à élaborer un programme sud-américain. C'est comme cela que je fonctionne. Il y a d'abord une idée, une curiosité, et puis je fouille, je cherche, je rassemble des partitions, je les essaie, j'en choisis certaines, que je ne garde pas forcément, j'en trouve d'autres... J'ai fait comme cela avec Medtner, avec les transcriptions d'Earl Wild et auparavant avec C.P.E. Bach.

Justement, à propos d'allers-retours Europe-Amérique du Sud, on a le sentiment que beaucoup de pièces de cet album semblent en miroir de musiques européennes...

C'est vrai pour certaines, mais regardez, dans l'univers des musiques classiques disons occidentales, certes il y a un noyau central, pour faire vite on nommera Bach, Mozart, Beethoven, mais tout autour, si on songe aux musiques scandinaves, est-européennes ou hispaniques, on trouve quelque chose de très spécifique à l'influence du peuple sur la musique et de la musique sur le peuple. Si on évoque des compositeurs, comme Villa-Lobos, Ponce, certes ils sont venus à Paris ou à Berlin, ils ont appris le langage de la musique occidentale, mais je trouve touchant de les voir revenir avec sincérité aux sources populaires de leur inspiration.

Alberto Nepomuceno en est un bon exemple avec ses *Pièces lyriques*, qui font immanquablement penser à Grieg. Et pour cause. Venu étudier à Berlin, il y rencontre une pianiste norvégienne qui deviendra son épouse et qui avait été élève de Grieg, chez lequel il va vivre pendant plusieurs années. C'est alors qu'il compose ces pièces dont les trois premières sont vraiment sous son influence, avec quelques parfums de Schumann ou de Chopin, ce côté délicieux et charmant, avec parfois une harmonie ou une fin de phrase qui brièvement semble se souvenir d'une musique folklorique et puis surgit la dernière, la *Galhofeira*, une danse de la rue brésilienne, délivrée de tout carcan d'écriture académique, un hommage au peuple du Brésil. Nepomuceno disait qu'un peuple qui ne chante pas dans sa langue est un peuple sans patrie, phrase intéressante dans un pays où l'intelligentsia mettait un point d'honneur à être la plus européenne possible. Villa-Lobos ne disait pas autre chose, et pourtant sa musique est très ouverte sur le vingtième siècle, mais constamment il y aura chez lui la présence des paysages brésiliens.

De la même façon, on voit un Manuel Ponce, composer une *Rapsodia mexicana* avec des procédés que je dirais académiques, les octaves en canon ou les octaves parallèles, une écriture venue de l'école romantique et un style rhapsodique qui fait penser évidemment à Liszt, mais il y reprend le jarabé tapatío, qui est l'une des danses nationales, et une danza del sombrero, elle aussi issue de la tradition ancestrale au Mexique.

Vous avez recherché, semble-t-il, des compositeurs et des œuvres moins connus...

...Dont certains ont eu un destin singulier, je pense à Luis Calvo, qui a passé l'essentiel de sa vie dans une sorte de léproserie, sans qu'on soit certain qu'il fût lépreux d'ailleurs, et qui a continué à y composer. Ses pièces sont sans doute les plus légères de l'album, ce sont presque des pièces de salon, d'une élégance d'autant plus touchante dans le contexte d'une vie aussi tragique. L'une évoque un boléro, l'autre une habanera. *Malvaloca* dépeint avec tendresse un personnage issu d'une pièce de théâtre, une « femme de mauvaise vie » comme on disait alors, et j'aime beaucoup la mélancolie qu'on y entend en filigrane.

Il y a un compositeur que j'avoue avoir découvert, c'est le Chilien Alfonso Leng. Personnage extravagant parce que dentiste dans la vie, mais dont les cinq mélodies enregistrées ici sont d'une richesse d'expression, d'une sensibilité étonnante, et d'autant plus si on regarde le dépouillement de la partition.

Il y avait une affinité très forte entre lui et le poète, chilien lui aussi, Pedro Prado, dont un petit texte figure en tête de chacune des pièces pour en offrir le thème. Ces *Cinco dolores* sont extrêmement mélancoliques, elles se déchiffrent très facilement, mais ne se jouent pas si aisément que ça ! En ce sens qu'il y a toujours de l'inattendu, des surprises, de constantes modulations, qui à chaque fois réveillent le sentiment de tristesse intrinsèque à ces pièces. Je dirais que c'est une fausse simplicité, il y a beaucoup de frottements, de dissonances, de recherches de couleurs, de rubato, de changements de tempi. Des tempi lents, pesants, presque lourds, quasi dépressifs, jusqu'à la cinquième pièce qui est en La majeur/fa dièse mineur, très insaisissable, avec une fin suspendue sur un accord de septième, qui semble annoncer quelque chose, une résolution, en majeur ou en mineur, qui ne viendra jamais... Il y a quelque chose de Schumann ou de Scriabine dans son écriture. Ce qui touche, c'est la sincérité d'un compositeur qui n'a aucun mal à traduire musicalement ce qu'il ressent de plus intime. La proximité entre l'émotion et le jaillissement de l'idée musicale, que la réalisation soit simple, ou plus complexe comme chez un Villa-Lobos, c'est finalement ce que j'aime dans toutes les musiques que je joue.

De cette sincérité je rapprocherais celle d'Astor Piazzolla, apprenant la mort de son père et composant immédiatement, dans une chambre d'hôtel, ce *Adios noniño*, une mélodie toute simple avec un accompagnement chromatique descendant. Il y en aura maints arrangements, dont cette *Tango rapsodia*, avec son début très jazzy, tant dans les harmonies que dans les rythmes, qui semblera s'écarter pour qu'apparaisse, presque timide, la mélodie si tendre. C'est un peu Eusebius après Florestan ! C'est une pièce extrêmement bien écrite, où les épisodes de tango, plus violents, plus véhéments, charnels, prennent l'allure d'une revanche sur la douleur, sur la perte. Je la joue depuis que je l'ai découverte magnifiquement jouée par Daniel Rivera, encore un Argentin installé en Italie, et je suis heureux d'avoir pu l'enregistrer, de façon qu'au sein d'un programme de pièces assez courtes, elle fasse écho à celle de Ponce.

Ce qui est évident aussi dans tout ce choix, c'est l'omniprésence de la danse.

Je dirais la jointure, le ping-pong, entre la danse et le chant. L'inventivité mélodique avec la capacité de faire rebondir ces thèmes. La présence de rythmes de valse ou de polka, de boléro ou d'habanera, de rythmes pointés qui donnent du mouvement. Et si on regarde les pièces de Ernesto Lecuona, ce que j'y trouve d'exceptionnel, c'est sa manière de traduire de façon très claire et quasi naturelle les percussions dans une écriture aussi subtile. Et j'aime la façon dont il suggère dans ses *Danses afro-cubaines* les couleurs, les atmosphères, la lumière des Caraïbes. Du moins telles que je les imagine, puisque je n'y suis jamais allé !

Et puis il y a Gardel...

Tout à l'heure, je disais à quel point José Lepore a été important pour moi. Je me souviens que parfois le soir j'entendais les tangos de Gardel qu'il écoutait dans la bibliothèque, je le voyais ému aux larmes, c'était presque un moment de recueillement d'écouter ces chefs-d'œuvre, et si j'ai voulu que Gardel soit présent dans cet album c'est aussi pour lui rendre hommage. J'ai voulu écrire ces transcriptions, ce qui n'a pas été aussi simple qu'on le pense. L'idée était d'aboutir à quelque chose qui soit proche du texte initial et qui en garde l'émotion. Plus que transcrire, je dirais que j'ai cherché à suggérer les impressions que ces tangos transmettent, un peu à la manière de Liszt écrivant ses *Réminiscences de Norma* ou de *Lucia di Lammermoor*. Ou à la manière d'Earl Wild, dont je me suis beaucoup nourri ces dernières années. Je respecte le thème, j'y ajoute quelques éléments contrapuntiques ou de la virtuosité, mais surtout j'essaie de garder la passion du tango, cette force qu'on évoquait à propos de Piazzolla. Quand Gardel chante *Volver*, sur une tierce, quand il introduit une modulation en mineur ou en majeur, il y a toute la nostalgie de son pays. Mon seul désir avec ces adaptations, c'est de prolonger, de transmettre l'émotion que ces mélodies ont éveillée en moi. Et faute de chanter, je n'ai pas d'autre moyen que le piano pour le faire...

VITTORIO FORTE

Remarqué pour son jeu raffiné et éloquent, c'est avec curiosité et originalité que Vittorio Forte tisse son parcours artistique. De C.P.E. Bach ou F. Couperin aux redoutables transcriptions d'Earl Wild en passant par les œuvres du compositeur russe Nikolai Medtner, chaque incursion dans un nouveau répertoire est une expérience vécue en profondeur et avec sincérité.

Né en Italie, c'est à l'âge de dix-sept ans que Vittorio Forte décide de se consacrer entièrement à la musique, guidé par le pianiste argentin José Lapore. En 1998 il quitte l'Italie pour s'installer définitivement en France où il poursuit ses études auprès de Christian Favre à la HEM de Lausanne. Plus tard, il intègre l'International Piano Academy Lake Como où il reçoit les conseils de grands maîtres parmi lesquels Andreas Staier, Menahem Pressler, Fou Ts'ong ou encore William Naboré.

Lauréat de divers concours en Italie, Espagne, Suisse, il se fait remarquer à l'occasion du Grand Prix Vlado Perlemuter en 2007. Depuis, il se produit dans plusieurs pays d'Europe ainsi qu'aux Etats-Unis et au Japon. Notamment au Festival international de piano de La Roque d'Anthéron, Festival de Radio France Montpellier Occitanie, La Folle Journée de Nantes, Chopin à Nohant, Lille Piano Festival et dans des lieux tels que le Victoria Hall de Genève, le Konzerthaus de Berlin, la Salle Cortot de Paris, l'Opéra d'Umea, la Fondation Juan March de Madrid ou encore l'Akita Theater au Japon.

Depuis 2009, ses enregistrements, notamment pour le label Lyrinx, ont obtenu d'excellentes critiques dans la presse spécialisée de nombreux pays. Nominé aux ICMA (International Classical Music Awards) en 2014 et 2020, sa carrière discographique montre la diversité de son répertoire ainsi que l'originalité des programmes qu'il propose. En 2019, Vittorio Forte signe avec le label italo-américain Odradek, collaboration marquée par un premier album consacré à C.P.E. Bach (Joker de Crescendo, 5 étoiles Classica, 5 Diapasons).

Son disque paru en 2021, en hommage au grand pianiste américain Earl Wild, à travers ses transcriptions, il est largement apprécié par la presse internationale (Choix de *Musiq3 RTBF*, Disque du jour *France Inter*, Opus d'Or, Critics' Choice *International Piano Magazine*...) et remarqué pour son inventivité, sa poésie pleine de couleurs et son élégante virtuosité. Son disque consacré au compositeur russe Nikolai Medtner, toujours pour le label Odradek, est sélectionné par *Le Monde* et obtient le « Joker » de *Crescendo Magazine*, l'« Opus d'or » et les 5 étoiles du magazine *Classica*.

Vittorio Forte crée en 2016 le C.A.P.A. (Centre d'Activités Pianistiques et Artistiques) à Montpellier, au sein duquel il anime une série de masterclasses, et assure la programmation de la saison Piano Intime.



CHARLES SIGEL IN CONVERSATION WITH VITTORIO FORTE

Vittorio Forte, isn't this South-American programme a choice that may be astonishing for a first recording with Mirare?

I have asked myself the question of my artistic legitimacy in the Latin American repertoire bearing in mind that I am a half Italian and three-quarters French pianist (LOL), then someone pointed out to me that I play Chopin without being Polish, and that Debussy is played by Americans... And looking back on my seventeenth year, the moment I decided to try and make the piano my career, I found the answer. At that time I was still in Calabria and a student of a professor named José Lepore, who's been of great importance to me. He was Argentinian and I was practically living at his place, I heard Spanish spoken all day. He had pleaded my case for my parents to let me devote myself to music and had convinced me too. He had been a conservatory director in Argentina, then had come to Europe to collaborate with Carlo Zecchi at Santa Cecilia Academy, had created his own school, had also founded several music festivals; later, thanks to him again, I got to know György Sándor and Edith Fischer, who gave me my first masterclass. He really opened the doors of music to me, not only of music in fact, he had understood I had many things to learn, but, above all, I would hear him talk about Argentina and his eyes sparkled vividly.

What is most significant about what he passed on to you?

He passed on to me the love of singing at the piano, he and Edith Murano, also from Argentina, with whom I worked in Geneva, and who was a student of Michelangeli and of Zecchi. An outstanding educator, she was like him living in connection with Argentina and their musical traditions, even though they had not lived there for thirty or forty years. This sensitivity, this melancholy, this nostalgia they were bringing intimately, all this is anchored deeply within me. And I think that if the great Argentines we admire —the Argerich, Barenboim, Gelber, Goerner—, if they can make the piano sing in ways you had never imagined, it is because they maintain a strong, vital bond with the popular roots of Argentinian music.

To put it briefly, it was through your love of Argentina and all these remembrances that you approached the repertoire of this album, wasn't it?

Exactly, incidentally I might add that Scaramuzza, the professor of several of the pianists I have just quoted, was a Calabrian... I also have two Argentinian cousins that are pianists, and one of them was my teacher when I was ten, himself a student of Carmen Scalcione, a respected educator who had been a student of Scaramuzza! To cut the story short, Argentina, I say, has led me to design a South-American programme. That's how I work, it always starts with an idea, an interest, then I search and look here and there, I gather scores, I try them, I choose a few that I won't necessarily keep, I find more... I did like this with Medtner, with Earl Wild's transcripts, as I had done before with K.P.E. Bach.

As it happens, talking about all these back and forth between Europe and South-America, it seems a lot of the pieces in this album are like mirror images of European music-forms...

It's true for some, but look, in the realm of classical, let's say western, kinds of music, there is indeed a central core, in short Bach, Mozart, Beethoven, but around it, if you think of Scandinavian or East-European or Hispanic music traditions, what you find pertains specifically to the way the peoples influence music, and music influences the peoples. Consider such composers as Villa-Lobos and Ponce, admittedly they came to Paris, to Berlin, where they learnt the language of Western music, yet personally I find it moving to see them sincerely revert to the popular sources of their inspiration.

You find a perfect illustration of this in the *Lyrical Pieces*, op.13, by Alberto Nepomuceno, that unmistakably remind us of Grieg. And with good reason. He came to study in Berlin, where he met a Norwegian pianist, who was not only to become his wife but had also been a student of Grieg, at whose place he lived for a few years. It was in those days he composed these pieces of which the first three were really marked by Grieg's influence, with a few hints of Schumann or Chopin, this delightful, charming aspect, sometimes with a harmony or an end of phrase briefly sounding like a reminiscence of some folklore music, then the last one arises, the *Galhofeira*, a Brazilian street dance, free from all the constraints of academic writing, a tribute to the people of Brazil. Nepomuceno would say a people that does not sing in its own language is a people without a homeland, an interesting sentence in a country where the intelligentsia made it a point of being as European as possible. Villa-Lobos did not speak any differently, yet his music is very open on to the 20th century, but there will have been a constant presence of the Brazilian landscapes in his works.

Similarly, Manuel Ponce, composed a *Rapsodia mexicana* using devices I would call academic, like octaves in canon or parallel octaves, a writing process inherited from the romantic school and a rhapsodic style that of course reminds you of Liszt, but he resumes therein the 'Jarabé Tapatio' —one of the national dances— and a 'Danza del sombrero', also deriving from the ancestral tradition in Mexico.

It seems you have searched for lesser known composers and works...

...Some of whom have had an uncommon destiny: think of Luis Calvo, who spent most of his life in a kind of leper colony, without anyone being certain he was a leper, by the way, and went on composing there. No doubt his pieces are the lightest in the album, they are almost salon music, so moving by their elegance in the context of such a tragic life. One evokes a bolero, the other one a habanera, *Malvaloca* tenderly depicts a character from a play, a 'scarlet woman', as the saying went at that time, and I like a lot the undertone of melancholy that can be heard.

I admit I just discovered the Chilean composer Alfonso Leng with this disc. A flamboyant personality, because he is both a dentist and a talented melodist, whose five songs here recorded are surprisingly expressive and of astonishing sensitivity, all the more so when you consider the spare style of the score.

There was a strong liking between him and the poet, also a Chilean, Pedro Prado, by whom a little text precedes each of the pieces to offer its theme. These Cinco doloras are extremely melancholy, are easily read, though they are not so easy to perform! In the sense that there is always something unexpected, like surprises, constant modulations, which, each time, awaken the feeling of sadness intrinsic to these pieces. I should say it is deceptive simplicity, so lavish with scrapings, dissonance, search for colours, rubato, tempo changes. Slow tempi, weighty, almost heavy, nearly depressive, until the fifth piece that is in A major/ F sharp minor, elusive, with an end pending on a seventh chord, seeming to announce something, a resolution in major or minor, that will never come... There is a touch of Schumann or Scriabin in his writing. What is touching is the sincerity of a composer who has no difficulty in translating into music whatever he feels intimately. The closeness of emotion and the burst of the musical idea, whether its realization is simple or more complex, like with Villa-Lobos, this, ultimately, is what I like in all the kinds of music I play.

I see the correlation of this kind of sincerity to Astor Piazzolla's, receiving news of his father's death and right away composing, in some hotel room, *Adiós noniño*, a very simple melody with a descending

chromatic accompaniment. It will have a lot of arrangements, including the *Tango rapsodia*, here, with its very jazzy beginning, both in harmonies and rhythms, that seems to later fade away so that the melody may appear, almost shy at first, yet so tender. Sounds a little like Eusebius after Florestan! It's a remarkably well written piece, where the episodes of tango, more violent, more vibrant, carnal, take on the appearance of a revenge over pain, over the loss. I have played this *Tango rapsodia* since I discovered it in the magnificent performance of Daniel Rivera, another Argentine who has settled in Italy, and I was fortunate with the opportunity to record it as a counterpart to that of Ponce, within a programme of mainly short pieces.

Another obvious fact in the whole selection is the prevalence of dance music.

I should say it is the joins or the rallies of dance and singing. The melodic inventiveness and the ability to make these themes pick up on one another. The waltz or polka, bolero or habanera rhythms, the dotted rhythms are so present they create movement. Now if you consider Ernesto Lecuona's pieces, what I find exceptional is his way of translating the percussions so clearly and almost naturally into such subtle writing. Personally I love the way he suggests in his *Afro-Cuban Dances* the colours, the atmospheres, even the light of the Caribbeans. At least as I like to imagine them, since I have never been there!

Then comes Gardel...

Just now I said how important for me Jose Lepore was. I remember sometimes in the evening I could hear the tangos by Gardel he would play in his study, I saw him moved to tears, listening to these masterpieces was almost a time of recollection, and the reason I wanted Gardel to appear in this album was also to pay a tribute to his work. I wanted to write these transcriptions by myself, which has not been so easy as one might think. The idea was to achieve something which would be close to the original and keep the emotion intact. More than transcripts, I should say I have tried to suggest the impressions these tangos convey, somehow in the manner of Liszt writing his *Réminiscences de Norma* [S 394] or of *Lucia di Lammermoor* [S 397]. Or a bit like Earl Wild, upon whom I drew upon quite a lot in the past few years. I stick to the theme, to which I add a few contrapuntal events, or virtuosity, but above all I try to keep the passion for tango, this strength often mentioned when discussing Piazzolla. When Gardel sings *Volver*, on a third, when he introduces a modulation to the minor or major key, what you have there is all his longing for his native soil. The only thing I wish for with these adaptations, it is to extend, convey the emotion these melodies have stirred up in me. And unable to sing, I have no other means of doing so but the piano...

VITTORIO FORTE

Acclaimed for his elegant, eloquent playing, Vittorio Forte weaves his artistic path with curiosity and originality. From C.P.E. Bach or F. Couperin to the formidable transcriptions of Earl Wild, via the works of Russian composer Nikolay Medtner, each foray into a new repertoire is an experience lived in depth and with sincerity.

Born in Italy, it was at the age of seventeen that Vittorio Forte decided to devote himself entirely to music, under the guidance of Argentine pianist José Lepore. In 1998, he left Italy to settle permanently in France, where he continued his studies with Christian Favre at the HEM in Lausanne. He later joined the International Piano Academy Lake Como, where he studied with such great masters as Andreas Staier, Menahem Pressler, Fou Ts'ong and William Naboré.

Prizewinner in various competitions in Italy, Spain and Switzerland, he came to prominence with the Vlado Perlemuter Grand Prix in 2007. Since then, he has performed in several European countries, as well as in the United States and Japan, notably at the La Roque d'Anthéron Piano Festival, Festival de Radio France Montpellier Occitanie, La Folle Journée de Nantes, Chopin à Nohant, Lille Piano Festival, and in venues such as Geneva's Victoria Hall, Berlin's Konzerthaus, Paris's Salle Cortot, Umea Opera House, Madrid's Juan March Foundation and Japan's Akita Theatre.

Since 2009, his recordings, including for the Lyrinx label, have received excellent reviews from the specialist press in many countries. Nominated for the ICMA (International Classical Music Awards) in 2014 and 2020, his recording career demonstrates the diversity of his repertoire and the originality of the programs he proposes. In 2019, Vittorio Forte signed with the Italian American Odradek label, a collaboration marked by a first album devoted to C.P.E. Bach (Joker de Crescendo, 5 Classica stars, 5 Diapasons).

His 2021 album, a tribute to the great American pianist Earl Wild through his transcriptions, was widely praised by the international press (Choix de *Musiq3 RTBF*, Disque du jour *France Inter*, Opus d'Or, Critics' Choice *International Piano Magazine*...) and noted for its inventiveness, colorful poetry and elegant virtuosity. His recording of the Russian composer Nikolay Medtner, again for the Odradek label, was selected by *Le Monde* and awarded the "Joker" by *Crescendo Magazine*, the "Opus d'or" and the 5 stars by *Classica* magazine.

In 2016, Vittorio Forte created the C.A.P.A. (Centre d'Activités Pianistiques et Artistiques) in Montpellier, where he is in charge of a series of masterclass, as well as programming the Piano Intime season.





CLAVIERS'CONCERT BY PIANORAMA

Pianorama Claviers'Concert est reconnu pour son savoir-faire dans l'univers du piano, en particulier les instruments de concert. Depuis plus de 40 ans, l'équipe accompagne les musiciens, amateurs comme professionnels, en leur proposant une expertise technique pointue et des services adaptés à chaque projet musical.

Pour cet enregistrement, le piano Fazioli a été soigneusement préparé, réglé et harmonisé par les techniciens de Pianorama, afin d'en révéler toute la richesse sonore et les subtilités expressives. Fabriqué en Italie, le modèle F278 se distingue par sa puissance, sa finesse de timbre et l'équilibre remarquable de sa tessiture. Sa table d'harmonie est conçue en sapin rouge du Val de Fiemme, le même bois utilisé par les luthiers italiens pour leurs instruments les plus prestigieux.

Pianorama Claviers'Concert met à la disposition des pianistes une large sélection de pianos, des modèles numériques aux pianos à queue de concert, issus des plus grandes marques telles que Fazioli, Steinway & Sons, C. Bechstein, Shigeru Kawai et Yamaha. Entouré de musiciens et de techniciens expérimentés, le magasin est également un partenaire technique privilégié pour de nombreux festivals et enregistrements professionnels.

REMERCIEMENTS

Un grand merci à
Pianorama Claviers'Concert pour la mise à disposition du piano Fazioli F278
et à tous ceux qui ont participé, de près ou de loin, à la réalisation de ce projet.